HAL open science

Représentation et traduction

Yvon Keromnes

To cite this version:

Yvon Keromnes. Représentation et traduction. Revue SEPTET, 2009, 2, pp.207-235. hal-00577916

HAL Id: hal-00577916

https://hal.science/hal-00577916v1

Submitted on 17 Mar 2011

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Représentation et traduction : le réalisme en question

Une anecdote attribue à une danseuse étoile du Bolchoï, à qui on demandait à la fin du spectacle d'expliquer le sens de son ballet, le propos suivant : « Si je pouvais l'exprimer avec des mots, pensez-vous que j'aurais besoin de le danser ? ». Cette réponse interrogative renvoie, parmi de nombreuses questions, à celles de l'expression et de la représentation, de la perception et du jugement, ainsi qu'à celle de la mise en mots ou de la traduction d'une signification non verbale. Si l'activité du traducteur est traversée par la question fondamentale du *comment traduire,* cette interrogation elle-même est sous-tendue par les questions évoquées précédemment, qui conduisent à une réflexion sur les rapports entre la pensée, le langage et le monde, interrogation à la fois éminemment philosophique et poétique. De là à conclure qu'un questionnement sur la traduction est par nature philosophique, il n'y a qu'un pas... que nous nous garderons bien de franchir. Une telle généralisation présuppose une unité que l'on serait bien en mal de trouver ici. La traduction elle-même ne représente pas un champ disciplinaire uni (et le lien entre théorie et pratique dans ce domaine est lui-même problématique), pas plus que la philosophie ou la théorie de la littérature. Ce n'est donc pas d'identité de nature que nous traiterons ici, mais d'un recouvrement partiel et sans doute en partie contingent, entre différentes disciplines, et d'une convergence de réflexions que nous espérons fructueuse. Cette démarche fragmentaire est en

même temps marquée par l'interdépendance, on peut difficilement réfléchir à la philosophie du langage, par exemple, sans poser des interrogations touchant à la philosophie de l'esprit ou, nous le verrons, à l'éthique. Les réflexions qui retiennent notre attention portent sur les questions du réel et de la vérité, et du doute face aux deux premiers'. Enfin, puisqu'il s'agira aussi de littérature, précisons que cette dernière, selon nous, ne se situe pas au dessus des autres genres d'écriture par un quelconque degré de perfection, et qu'elle ne les subsume pas non plus du seul fait qu'un romancier peut inclure dans son oeuvre à peu près tous les genres de textes non littéraires, page d'annuaire téléphonique, de catalogue commerciale etc. Selon nous, la traduction littéraire n'est donc pas non plus intrinsèquement supérieure aux autres types de traduction, pas plus que les problèmes du traducteur littéraire ne recouvrent ceux du traducteur en sciences humaines, juridique, scientifique ou autre. Bref, parler de traduction littéraire implique de prendre en compte ses problèmes spécifiques, son particularisme, en même temps qu'un certain nombre de correspondances avec d'autres types de traduction.

Comment connaître ?

Le rapport entre philosophie du langage et traduction littéraire pose d'une façon particulière le rapport entre théorie et pratique. La philosophie du langage, en tant que théorie, traverse de part en part la pratique de la traduction. Tout d'abord, si l'on peut dire que la philosophie du langage, ou plutôt *une* philosophie du

langage, sous-tend la pratique de la traduction, qu'elle constitue un en deçà de la traduction, c'est au sens où H. Meschonnic (1999:18) dit de la traduction qu'elle est « une activité qui met en oeuvre une pensée de la littérature, une pensée du langage. Toute une théorie insciente - comme disait Flaubert - du sujet et de la société ». Et cet en deçà, auquel il faut donc ajouter ce qui constitue, au sens large, une théorie de la littérature, ainsi qu'une certaine conception du langage[3], constitue, au sens où R. Boudon emploie ce terme, une idéologie. Comme l'écrit le sociologue (1986:11), « toute démarche mentale, même la plus simple, comporte en effet des aspects implicites, des a priori[4] [...J. Le sujet social ne perçoit pas ces a priori, sinon de façon métaconsciente. lls sont situés à l'horizon de son argumentation ».

Nous avons donc, en deçà de la pratique de la traduction, une théorie qui s'ignore. Mais la pratique elle-même interroge la théorie ; et c'est dans ce questionnement que la théorie, constituant cette fois-ci un au-delà, se détournant de son objet pour se retourner sur elle-même, peut être dite fondée objectivement. Et c'est cette théorie-là qui offre à la pratique un miroir dans lequel elle peut à son tour devenir réfléchie. La philosophie du langage aura évidemment aussi pour objet la traduction. S'inscrit-elle pour autant dans le champ théorique de la traduction que nous venons d'évoquer, et peut-elle y ouvrir un horizon à la pratique de la traduction ? A priori, nous serions tenté de répondre par la négative. Si le hiatus entre théorie et pratique de la traduction est patent, celui qui sépare philosophie et traduction paraît plus grand encore. Et tout d'abord, la place d'une théorie du langage à visée pratique semble aujourd'hui revenir de droit à la linguistique,

science positive du langage qui confinerait la philosophie du langage à un rôle purement spéculatif. Pourtant, si nous retenons pour cette dernière l'approche *problématologique* qu'en propose S. Auroux (1996 :10), une approche où il s'agit de « saturer » des problèmes demeurés insolubles jusque là, c'est-à-dire de leur apporter des éléments absents pour pouvoir les résoudre, alors la philosophie du langage rejoint la science dans la recherche d'un savoir objectifs. Et parmi les problèmes touchant au langage qui restent à saturer, certains sont manifestement pertinents pour la traduction, par exemple ceux qui touchent aux relations entre langage, pensée et réalité.

La philosophie anglo-saxonne, en particulier Hume au XVIIIe siècle, a beaucoup discuté cette question de l'impossibilité *de* connaître directement la réalité (les choses en soi) ; nous ne connaissons que les impressions produites sur nos sens par cette réalité *(sense data).* B. Russell (1912) expose cette mise en question du « réalisme naïf » qui est le nôtre dans notre vie de tous les jours à travers le fameux exemple de la table que nous devons à Berkeley. Comment nous est-il possible d'identifier, à partir des formes et des couleurs variant selon mon angle de vision et les conditions de lumière ambiante une table, un même objet tridimensionnel auquel nous n'avons pas accès en tant que tel[6] ? Ce débat sur le rapport entre la sensation qui varie et la perception qui est stable, qui date en fait de l'Antiquité grecque, a pris une nouvelle ampleur à partir du XVIIe siècle, à mesure des progrès de notre compréhension du fonctionnement de notre appareil sensoriel dans son interaction avec le monde extérieur. Ainsi, c'est la compréhension du rôle des rayons lumineux dans la perception que nous avons des couleurs qui a

peut-être le plus contribué à détruire cette illusion selon laquelle nos sensations nous révèlent le monde « tel qu'il est ». Il est donc compréhensible qu'aujourd'hui encore, la philosophie débatte de façon privilégiée avec la science de ce qu'est le réel.

Ainsi J. Bouveresse (1995) se livre-t-il à une discussion serrée des travaux du physicien et physiologiste allemand Helmholtz, qui au XIXe siècle nous fournit un modèle extrêmement détaillé et subtil de la façon dont fonctionne notre système sensoriel. Ce qui fait la pertinence particulière de Helmholtz pour nous est qu'il décrit la perception comme un mécanisme interprétatif permettant un jugement, comparable à un langage, auquel il finit d'ailleurs par l'assimiler : comme notre langue maternelle, la perception nécessite un apprentissage, et comme pour notre langue maternelle, cet apprentissage est rapide, et se passe essentiellement de façon inconsciente et par répétition d'expériences. C'est en particulier le système visuel qui retient son attention. Dans les termes de Bouveresse (ibid., p. 298) :

> Helmholtz voit dans la manière dont les vues perspectives multiples que l'on peut avoir d'un objet réussissent à se fondre en une représentation de sa forme corporelle tridimensionnelle un exemple intuitif particulièrement clair de la façon dont des intuitions sensibles diverses peuvent se réunir en un tout, par un processus qui a le caractère interne d'une inférence.

Mais pour séduisant qu'il soit, le parallèle entre langage et perception visuelle présente un certain nombre de difficultés. Pour commencer, si nous observons le verre d'eau posé près de nous, notre perception nous informe avec une très grande précision sur la position de ce verre

par rapport à nous, l'angle sous lequel nous l'observons et la distance à laquelle il se trouvez. L'expression linguistique correspondante serait sans doute quelque chose comme « le verre est à ma droite ». Helmholtz lui-même note à propos des impressions offertes à l'oeil ou à la main par un objet quelque peu complexe que « le langage est bien trop pauvre ; et une description d'une telle impression en mots constituerait un travail qui exige une minutie et un temps énormes, que nous n'avons manifestement pas l'habitude d'exécuter, lorsque nous voulons imprimer en nous l'image d'un tel objet » (Bouveresse, 1995:299). Le philosophe se demande donc plus loin (ibid., p.302) si la différence entre le langage et la perception n'est pas « incomparablement plus grande que celle qui peut exister entre deux façons différentes quelconques de décrire les mêmes choses ». Une meilleure compréhension de la perception visuelle permettrait peut-être de répondre à cette interrogation. C'est sans doute ce qu'espère Bouveresse lorsqu'il poursuit sa réflexion (ibid., p.305) sur « ce que l'oeil dit au cerveau ». Mais la science doit parfois faire un détour par la résolution de problèmes plus simples de manière à progresser.

« What the Frog's Eye Tells the Frog's Brain » (J. Lettvin et al.) fait partie des articles les plus cités dans les revues scientifiques. 11 s'agit du compte rendu d'une expérience présentée en 1959 par des chercheurs américains qui souhaitaient mettre à l'épreuve la conception classique du rapport sensation-perception selon laquelle l'oeil produirait une image de la réalité perçue et enverrait au cerveau, par codage d'impulsions, cette image au cerveau, qui l'interprèterait. Le choix de la grenouille repose naturellement sur un certain nombre

d'avantages expérimentaux exposés par les auteurs dans l'introduction, principalement la fixité de l'oeil et l'uniformité rétinienne ainsi que la relative simplicité de la connexion entre l'oeil et le cerveau. Il est encore précisé que l'oeil de la grenouille est sensible au mouvement, et indifférent à un environnement statique : la grenouille peut mourir de faim à côté d'un tas de nourriture, mais peut en revanche facilement être leurrée par n'importe quel objet mobile ayant la taille appropriée et un mouvement comparable à celui de ses proies habituelles.

Les résultats des expériences menées par Lettvin et ses collègues font apparaître que la rétine de la grenouille opère quatre traitements distincts des données sensorielles, dont les résultats sont soumis séparément par des fibres distinctes, spécialisées, les fibres consacrées à chaque opération aboutissant dans une même couche de tissu dans le cerveau de l'animal, qui compte donc quatre couches de cellules distinctes destinées au traitement de l'information visuelle. En particulier, les auteurs ont mis en évidence un ensemble de neurones répondant de façon optimale à la présence d'un objet sombre, de petite taille (inférieure au champ récepteur d'un neurone) et se déplaçant de façon intermittente. Ces cellules nerveuses ne réagissent pas à un mouvement de l'arrière-plan ni à une variation générale de la luminosité. Avec ce dispositif réagissant à la convexité, les auteurs ont véritablement le sentiment de décrire, au niveau de la rétine, un « détecteur d'insecte » *(bug perceiver). Ils* en concluent (pp. 257-258) que le « langage » avec lequel l'oeil de la grenouille s'adresse à son cerveau consiste en abstractions complexes à partir de l'image visuelle, et fait penser bien davantage à de la perception qu'à de la sensation. En d'autres termes,

il a été montré que l'oeil de la grenouille ne constitue pas un simple organe perceptif recevant passivement des informations, mais qu'il catégorise déjà ; il en va de même pour l'oeil humain, pour lequel on a pu montrer depuis un mécanisme similaire d'abstraction et de catégorisation. Ce constat est d'importance, parce qu'il met sans doute fin à un long débat philosophique sur la perception en tant qu'interface entre notre cognition et la réalité. On peut penser qu'il n'est pas de perception visuelle qui ne possède un contenu conceptuel. La différence entre le système visuel de la grenouille et le nôtre, tel qu'il est décrit par J.-P. Changeux, c'est que nous catégorisons un nombre beaucoup plus important d'éléments de la réalité objective[8]. Dès lors, il est possible de plaider, comme le font Bouveresse et Putnam[9], en faveur d'une naïveté seconde, un retour au « réalisme naturel » correspondant à l'intuition que nous pouvons avoir de « connaître la réalité ».

Comment écrire ?

L'hypothèse d'un système perceptuel entièrement conceptuel va dans le sens des travaux de Helmholtz lorsqu'il met sur le même plan cognitif les deux modes de connaissance, la perception sensorielle et le langage, mais ne renforce pas pour autant l'analogie entre les deux ; le mode de connaissance perceptuel n'est d'ailleurs peut-être pas entièrement traduisible en connaissance verbale. En revanche, il devient plus difficile de soutenir avec Sapir et Whorf que notre univers mental est strictement déterminé par la langue que nous parlons. Mais à quelle connaissance de la réalité le romancier peut-il aspirer, et quelle repré-

sentation peut-il espérer en donner ? Pour ce qui est de la représentation, les neurosciences nous apprennent que notre système visuel, entre la rétine et le cortex cérébral, fonctionne dans les deux sens, l'évocation d'images mentales étant le symétrique de la perception (Changeux, ibid:42-43). Autrement dit, le monde de fiction que réalise par son imagination le romancier peut être assimilé, pour notre propos, à une simulation de perception. Mais à quelle réalité peut prétendre cette simulation ? Nous savons que le doute philosophique face à la réalité de nos perceptions date de l'antiquité grecque, celui qui met en cause la capacité de l'artiste à représenter la réalité lui est contemporain : pour Platon[10], l'imitation *(mimesis)* de l'artiste ne produit que des apparences et ne peut conduire à la connaissance vraie. Evidemment, le réalisme abordé d'un point de vue langagier se complexifie considérablement, avec l'introduction d'un troisième terme à la fois intermédiaire (traduction) et système de représentation parallèle. Ces difficultés nous renvoient en partie vers la philosophie, avec la question de la relation entre langue et pensée, elles anticipent en même temps sur ce que seront les difficultés du traducteur. Mais elles concernent aussi directement la littérature. En occident, le soupçon à l'égard du réalisme dans la littérature contemporaine s'exprime avec exemplarité dans le débat sur le Nouveau Roman français, qui témoigne à la fois d'une crise du langage et d'une crise esthétique. Il s'agit encore une fois d'une perte de naïveté, à la fois face à la réalité et face à l'aptitude de la littérature à dire le réel : si l'homme ne peut connaître que sa propre réalité intérieure (solipsisme du personnage moderne), le romancier ne saurait de façon crédible donner vie à plusieurs personnages. N. Sarraute (1956:10)

exprime dans ses premiers essais ce refus de « ces personnages que nous sommes les uns aux yeux des autres, les sentiments convenus que nous croyons éprouver et ceux que nous décelons chez autrui, et cette action dramatique superficielle, constituée par l'intrigue, qui n'est qu'une grille conventionnelle que nous appliquons sur la vieil „

Mais alors que les tenants du Nouveau Roman, à l'instar de N. Sarraute, insistent sur l'impossibilité d'écrire aujourd'hui comme Balzac, Dostoïevski, Proust ou V. Woolf, deux romancières contemporaines britanniques nous semblent, dans leurs oeuvres littéraires et théoriques, s'être opposées avec un certain succès à une remise en question radicale de l'écriture du roman : Iris Murdoch et Antonia Byatt, qui toutes deux s'inspirent des grands auteurs réalistes du XIXe siècle[12]. La première, philosophe et élève de Wittgenstein, tout en se défendant de mêler sa réflexion philosophique et son travail romanesque, a beaucoup développé dans celui-ci les thèmes de la réalité et de la vérité. La seconde, romancière, est également l'auteur de nombreux essais sur la littérature et la philosophie, et en particulier d'un ouvrage consacré à la première, *Degrees of Freedom* (1965). Cet ouvrage à finalité propédeutique faisait suite à la publication du premier roman de Byatt *(Shadow of the Sun,* 1964) ; comme elle l'explique dans sa préface, la romancière éprouvait le besoin de réfléchir à la façon dont il lui fallait écrire, s'inspirant des romans de Murdoch, cherchant à comprendre (ibid.:viii) « comment son monde était constitué ». Au cours de cette étude, elle découvre donc ce qu'elle appelle la sagesse d'Iris Murdoch, sa compréhension de la façon dont les idées philosophiques, politiques,

esthétiques et narratives peuvent fonctionner ou non dans le roman. De ce que fut cette expérience, Byatt écrit :

> It is not too much to say that I was morally changed, for the better I think. And I learned a great deal about both writing and thinking.

Car chez I. Murdoch, la réflexion esthétique est indissociablement liée à une quête éthique[13] ; cette conjonction est présentée comme nécessaire dans l'article « Against Dryness » (1961), à beaucoup d'égards programmatique pour le développement de son oeuvre littéraire[14].

Against Dryness » constitue une attaque contre le roman contemporain en général, dans son incapacité à représenter la conscience humaine et à faire vivre des personnages crédibles. Cette incapacité est le reflet de l'évolution de notre société, une évolution dont I. Murdoch fait remonter les sources à la philosophie de Hume et de Kant. Le roman contemporain, pour I. Murdoch, est « journalistique » ou « cristallin », simple exposition de faits ou d'idées. Le héros y est rationnel et totalement libre. Sa conscience ne peut être décrite qu'en tant qu'on lui applique des concepts publics[15]. Pour l'auteur, la conséquence principale de cet état de fait est une conception par trop superficielle de la personnalité humaine *(too shallow and too flimsy)* accompagnée d'une perte du vocabulaire moral, et en particulier de l'idée de vérité[16].

I. Murdoch suggère de retrouver notre curiosité envers la réalité et notre conscience de la difficulté qu'il y a à la connaître (ibid.:19) :

> We need to be enabled to think in terms of degrees of freedom, and to picture, in a non-metaphysical, non-

> totalitarian, and non-religious sense, the transcendence of reality.

C'est là, pour elle, le rôle de la littérature, qui a repris des tâches jusque là dévolues à la philosophie. La réalité décrite, que les personnages de ses romans parviennent plus ou moins à contempler... jusqu'à un point qui traduit leur « degré de liberté », est une réalité contingente, mais alors que pour Roquentin, le héros *de La nausée* (1938:180), cette contingence prenait la forme de « masses monstrueuses et molles, en désordre — nues d'une effrayante et obscène nudité », elle est simplement, pour Murdoch, l'expression de l'incomplétude de la réalité, elle *est* la réalité.

Si donc la vision de la réalité est un thème central dans les vingt-six romans *de* I. Murdoch, elle constitue un idéal dont les personnages de ses romans parviennent plus ou moins à s'approcher... jusqu'à un point qui traduit leur

degré de liberté ». L'auteur joue d'ailleurs de *ce* motif avec une ironie post-moderne. Ainsi, dans *The Book & the Brotherhood* (1993), un personnage ayant découvert sa femme au lit avec un autre homme, reçoit dans la bagarre qui s'ensuit un coup de poing entre les deux yeux. Après ce choc, le narrateur nous informe que « son monde est changé ». Il en gardera un défaut à un oeil, et un trouble de la vue qui est évidemment le corrélat objectif des difficultés du personnage à regarder la réalité en face. Vers la fin du roman cependant, le personnage est parvenu, au terme de ses tribulations, à une plus grande lucidité[17]. Son épouse lui revient (ibid., p.527)

> 'Your funny eye looks better,' said Jean, who had been staring at him. 'Well, I suppose it isn't actually

different. Can you see better out of it?'
'I think so — or 1 imagine 1 can — the clever old brain has fudged things up, it often does.'
'It'll fudge things up for us,' said Jean.
They smiled at each other tired complicit smiles.

Pour I. Murdoch, la vision de la réalité n'est pas une vision de pure objectivité, c'est une vision bienveillante, une vision d'amour[18]. En deux mots, alors que la sincérité est une notion égocentrique, la recherche de la vérité est tournée vers l'autre.

Le réalisme de Byatt est plus historique que celui de Murdoch, moins méfiant envers la science aussi[19]. Byatt entend préciser, au delà des circonstances particulières qui entourent ses personnages, celles qui sont le propre de l'époque dans laquelle ils vivent. Le regard de l'observateur est pris en compte dans cette représentation par une mise en perspective. Ainsi, son roman *Possession (1990)* comprend deux intrigues situées à deux époques différentes, l'une concernant une relation entre un poète et une poétesse victoriens, R. H. Ash et I. Lamotte, l'autre l'enquête menée au vingtième siècle sur ces poètes par deux universitaires, Roland Michell et Maud Bailey. La première époque, pour laquelle l'auteur éprouve manifestement la plus grande sympathie, est caractérisée par le développement des idées de Darwin. La nôtre ne semble plus à même de représenter le monde qu'à travers des théories post-modernes relativistes et anthropocentristes. A l'échelle de l'individu, l'accès à la réalité et la connaissance de la vérité sont nécessairement partiels, et dans l'épilogue de ce roman, le lecteur apprendra à la fin du roman, dans un passage intitulé « post-scriptum 1868 »

un fait décisif dont les personnages, au cours de leur enquête, n'auront jamais connaissance. Malgré tout, la quête de la vérité est le moteur de cette intrigue, et le regard y constitue un instrument privilégié de connaissance, en même temps qu'un motif privilégié d'ironie narrative[20]. Devant passer la nuit avec sa collègue Maud dans une demeure non chauffée, en plein hiver, Roland se morfond devant la porte de la salle de bain, ne sachant si elle est occupée ou non. Par discrétion, il ne souhaite pas actionner la poignée de la porte. Il finit donc par se décider à jeter un coup d'oeil par la serrure, pour voir s'il y a de la lumière à l'intérieur :

> So he went down on one knee on the putative drugget and put his eye to the huge keyhole which glinted at him and disconcertingly vanished as the door swung back and he smelled wet, freshness, steam in cold air. She nearly fell over him there; she put out a hand to steady herself on his shoulder and he threw up a hand and clasped a narrow haunch under the silk of the kimono.
>
> And there it was, what Randolph Henry Ash had called the *kick galvanic,* the stunning blow like that emitted by the Moray eel from under its boulders to unsuspecting marine explorers. Roland got somehow on his feet, briefly clutching the silk and letting it go as though it stung. Her hands were pink and slightly damp; the fringes of the pale hair were damp too. It was down, he saw, the hair, running all over her shoulders and neck, swinging across her face, which he meekly supposed would be furious and saw, when he looked, was simply frightened. Did she simply emit the electric shock, he wondered, or did she also feel it? His body knew perfectly well

> that she felt it. He did not trust his body.
> 'I was looking if there was a light. So as not to disturb you if you were in there.'
> I see.'

Cette scène multipliant les renvois à la légende de la fée Mélusine nous rappelle que les façons de considérer le réel sont plurielles, tout comme les façons de ne pas le voir. La méprise est aisée. Et si Byatt emploie des guillemets pour affirmer sa préoccupation pour la réalité en tant que romancière[21], doit-on renoncer à cette vision du réel ? Doit-on également renoncer à en donner une représentation vraie ? Contre le relativisme des théories contemporaines de la littérature, le parcours des personnages de Possession semble illustrer le fait qu'au delà des méprises, et même si la vérité reste probablement hors de portée en tant que totalité, une part non négligeable de cette vérité nous demeure malgré tout accessible. La conception du réalisme décrite ici nous montre que la conscience que nous avons aujourd'hui du dispositif de représentation et de ses limites ne constitue pas nécessairement une remise en question radicale de la possibilité de représenter le réel. C'est la conviction exprimée par A. Byatt (ibid., p. 24) :

> whilst it was once attractive to think that whatever we say or see is our own construction, it now becomes necessary to reconsider the idea of truth, hard truth, and its possibility. We maybe, as Browning said, born liars. But that idea itself is only wholly meaningful if we glimpse a possibility of truth and truthfulness for which we must strive, however, inevitably, partial, our success must be. I do believe language has denotative as well as connotative powers.

Mais si la tâche de l'écrivain est complexe lorsqu'il tente de représenter le réel et de d'exprimer par des mots cette représentation-perception, nous allons voir que c'est par une sorte de retournement que la tâche du traducteur se complexifie encore, en ce qu'il lui faudra retourner vers la représentation première pour s'employer à la dire avec d'autres mots.

Comment traduire ?

Dans *Théorèmes pour la traduction (1994 :85),* T.R. Ladmiral s'étonne de ce paradoxe un peu semblable à celui de Zénon à propos d'Achille et de la tortue : en pratique, nous savons qu'Achille rattrape la tortue, mais en théorie, il semble bien que none ! Ce que Ladmiral appelle « objection préjudicielle », l'impossibilité théorique de traduire, lui paraît dépassée (ibid, p. 113) dans la mesure où « la réalité séculaire de la pratique traduisante serait déjà une réponse suffisante ». Certes, mais d'un point de vue théorique, cela ne règle rien, et on ne s'étonnera pas de voir la réflexion traductologique revenir régulièrement à cette objection. C'est ce que fait P. Ricoeur dans son dernier ouvrage consacré à la traduction *(2004)*. Pour ce philosophe, la cause principale de la difficulté vient de la recherche d'une traduction parfaite, exigence d'absolu qui prend en particulier deux formes, la recherche de la rationalité parfaite, et celle de la langue parfaite. Il s'agit dans le premier cas d'une visée cosmopolite visant à « une rationalité totalement dégagée des contraintes culturelles et des limitations communautaires » (ibid., pp. 17-*18),* et dans le second, de la quête du pur langage *(die reine Sprache)* chez W. Benjamin, une

recherche que Ricoeur interprète comme un messianisme rapporté au langage, mais dont l'illustration qu'en fait Benjamin lui-même (1955:57-58), citant Mallarmé, nous conduit à nous demander si les deux formes présentées ne se rejoignent pas au fond :

> Les langues imparfaites en cela que plusieurs, manque la suprême : penser étant écrire sans accessoire, ni chuchotement mais tacite encore l'immortelle parole, la diversité, sur terre, des idiomes empêche personne de proférer les mots qui, sinon se trouveraient, par une frappe unique, elle-même matériellement la vérité.

Confrontées à cet absolu qu'est le pur langage, les traductions, dans leur relativité, et au fond les langues elles-mêmes dans leur diversité, nous font sentir leur imperfection. L'idéal de perfection réside dans un langage sans mot, le langage de la pensée. Autrement dit, ce langage idéal horizon des langues naturelles est en fait un en deçà, qui nous ramène à Platon dans le *Sophiste :* la pensée est un dialogue de l'âme avec elle-même. La version non métaphysique, non essentialiste, existe aujourd'hui dans les sciences cognitives, sous le terme de *mentalais.* Présentée avec beaucoup d'éloquence dans l'ouvrage de S. Pinker, *The Language Instinct* (1994) cette conception d'une pensée opérant sur des symboles (des concepts), à l'instar de la machine de Turing, permet de résoudre un certain nombre de difficultés concernant le rapport entre langue naturelle et pensée. Un cas d'ambiguïté, par exemple, correspond à une unique expression linguistique pour laquelle existent nécessairement en mentalais plusieurs représentations conceptuelles

distinctes, et inversement dans les cas de synonymie ou de co-référence : une pluralité d'expressions linguistiques doit alors être rapportée à une même représentation symbolique. Pinker (ibid.:80-81) donne l'exemple des quatre expressions suivantes, *Sam sprayed paint onto the wall, Sam sprayed the wall with paint, paint was sprayed onto the wall by Sain, the wall was sprayed with paint by Sam*

correspondant en mentalais à quelque chose qui doit ressembler, si nous acceptons que les mots représentent ici des abstractions dont nous ignorons la forme réelle, (SAM SPRAY PAINT) CAUSE (PAINT GO TO (ON WALL)). Or ce modèle d'une pensée-langage représente cette dernière comme détachée des variations idiosvncratiques des langues naturelles, il suggère donc très fortement que la pensée d'un anglophone, d'un chinois parlant le mandarin ou d'un breton bretonnant ne peut donc pas être assimilée respectivement à une sorte d'anglais, mandarin ou breton mental, mais est probablement très similaire (sinon identique) quant à son fonctionnement dans les trois cas. Le mentalais serait alors une langue-pensée universelle, instrument de la raison universelle chère à nos philosophes[23]. Selon un tel modèle, dans sa version radicale, les discours dans des langues naturelles particulières sont des formes différentes d'une même représentation conceptuelle, et la traduction revient alors à un transfert de sens. Mais le mentalais soulève également de nombreuses difficultés. Tout d'abord, les difficultés à implémenter un tel modèle en traduction automatique font peser de gros doutes quant à sa validité (C. Fuchs note qu'un tel objectif de représentation est peut-être inaccessible, 1993, 207). Par ailleurs, il ne permet pas d'expliquer les différences non triviales pour le linguiste et pour le traducteur entre des énoncés aussi simples que les quatre

formulations de l'activité de Sam le peintre : l'ordre des mots n'est manifestement pas sans effet sur la structuration de la représentation mentale, et la théorie du mentalais ne modélise pas ce lien.

A l'autre extrême de la représentation d'une relation langage-pensée se trouve le déterminisme linguistique de Sapir et Whorf, hypothèse selon laquelle la langue que l'on parle détermine la façon dont on pense, et qui a pour conséquence logique l'intraduisibilité. On n'est pas surpris de lire sous la plume de Sapir (1921:183) ce paradoxe apparent :

> Croce is perfectly right in saying that a work of literary art can never be translated. Nevertheless literature does get itself translated, sometimes with astonishing adequacy

Sapir est donc conduit à postuler une composante non linguistique aux oeuvres littéraires, la seule qui, dans la perspective du déterminisme linguistique, puisse être transférable. Nous pensons également qu'une telle composante non linguistique existe, et qu'elle constitue un enjeu de la traduction. Il s'agit du monde fictionnel du roman à traduire. Nous savons que notre système visuel, au sein de notre appareil sensoriel, nous donne une forme de connaissance de la réalité qui explique peut-être l'importance cruciale de la représentation spatiale dans notre cognition (Levinson, 2004:xvii). Nous retrouvons cette prépondérance du visuel dans le processus créatif de représentation du réel tel qu'il est décrit par A. Byatt pour ce qui la concerne (1989:13-14) :

> I [very much *think* with mental imagery] - I see any projected piece of writing or work as a geometric

> structure: various colours and patterns. I *see* other people's metaphors.

Cette forme de pensée visuelle ne serait-elle pas l'objet de ce que Ladmiral (1986:36) appelle « déverbalisation » ? Car nous avons là une forme de représentation qui n'est pas un « langage de la pensée » et qui doit manifestement être prise en compte dans la traduction : d'une part, dans un chapitre intitulé « to see things and texts », U. Eco (2003:109) remarque « At this point, the translator ought to behave as if he or she were a director who means to transpose the story into film ». Il appartient au traducteur d'assurer une certaine stabilité à cette représentation. Mais d'autre part, précisément, le roman à traduire n'est pas seulement un monde fictionnel, ce sont aussi des mots, qui constituent également une réalité, qui ont une forme, un poids, une matérialité, et tout ceci fait partie de l'expérience du lecteur. Par ailleurs, nous l'avons vu, les mots déterminent aussi en partie la représentation mentale, la déverbalisation ne peut donc être que partielle, et quoi que puisse écrire Sapir, le traducteur est aussi redevable des mots.

Le traducteur doit donc re-présenter, avec ses propres mots, la représentation d'une réalité. Son imagination n'a pas à créer cette représentation, mais le succès de sa traduction devra sans doute autant à l'attention qu'il lui porte, à la vision qu'il re-produit, qu'à l'adéquation des mots qu'il y associe. Lorsque la traduction est réussie, on constate, comme une évidence, cette nouvelle adéquation de la représentation d'une réalité avec les mots qui la portent :

> Translation gives one a new vision of the nature of exactness, accuracy, of the fitting of words to things. When I first read Jean-Louis Chevalier's translation of 'Sugar' I felt, in a splendid paradox, both that 'Le Sucre' was a new thing, a different piece of writing, and indeed vision, and that it was an exact translation, an exact re-vision both of my world and my words, and of the rhythms, part French, part English, in which I had been thinking when I wrote it. 'Le Sucre' in French is not 'Sugar' in English. The fact that words name things differently in two languages is part of our knowledge that we make up, we invent, what we experience and see, that naming it delimits and arranges it differently. But the fact that Jean-Louis Chevalier can find such exact equivalents for my English feelings, knowledge, history, shows that the ideas of truthfulness and accuracy also have their validity (Byatt, 1989:25).

Cette relation entre les mots et ce qu'ils évoquent, cette mimesis des mots brièvement illustrée par Eco (ibid., pp. 104-105), sous la docte étiquette d'hypotypose, par quelques procédés stylistiques (énumération, accumulation événementielle...) demeure aujourd'hui pour l'essentiel mystérieuse. Ici aussi, la pratique dépasse la théorie. Pourtant, si nous voyons mieux les enjeux de la traduction, ni limités au « sens des mots » ni à un pur langage mental, mais constitués par les relations entre plusieurs modalités de pensée et plusieurs ordres de pensées sur lesquels les neurosciences nous en apprendront peut-être un jour davantage, alors nous avons probablement progressé.

Conclusion

Une réflexion peut-elle progresser ? Peut-il y avoir un progrès en philosophie ? La foi en un tel progrès peut aisément passer pour une marque de naïveté, et la connaissance de la philosophie classique renforce en nous l'idée qu'un tel progrès est nécessairement très relatif. Pourtant, la philosophie a abandonné certaines de ses interrogations, elle a écarté certaines problématiques, comme celle du dualisme cartésien, et cet abandon a été aidé par le progrès de nos connaissances positives sur le fonctionnement de l'esprit. Wittgenstein a écrit « The philosopher's treatment of a problem is like the treatment of an illness » (1953 §255). Dans ce sens, reconnaître certaines questions comme non pertinentes constitue sans doute un progrès. Mais de même que la philosophie du langage ne peut pas ignorer aujourd'hui les acquis des sciences du langage, la philosophie de l'esprit aurait tort de se passer des acquis des neurosciences. Un dialogue comme celui engagé par Ricoeur et Changeux (1998) démontre la possibilité d'une telle démarche patiemment convergente, sans réductionnisme ni récupération : nous pouvons et nous devons mieux comprendre comment nous comprenons ! Et si I. Murdoch se méfiait du rationnalisme scientifique, il n'est pas sans ironie de voir des travaux de linguistique cognitive (Lakoff & Johnson, 1999) parvenir à des conclusions très proches des siennes sur la nécessité de prendre en compte notre réalité physique et biologique pour comprendre nos modalités d'accès au réel, sur la nécessité aussi d'abandonner l'idée d'un rationalisme désincarné, celle d'une raison universelle transcendante telle que la concevait Kant. Quant au traducteur,

il profite assurément de notre nouvelle compréhension du langage et de l'esprit ; mais la théorie n'est probablement pas son premier souci. Il peut la considérer comme un miroir que la pratique se tend à elle-même pour se rassurer. Mais il y cherchera en vain prédiction ou prescription. Pour paraphraser I. Murdoch, nous dirons que la tâche du traducteur est de traduire du mieux qu'il peut. Ce mieux s'inscrit comme une exigence éthique, celle de représenter la réalité et la vérité d'une oeuvre jusque dans son opacité[24], tout en ayant renoncé à la traduction parfaite, notion qui apparaît plus clairement aujourd'hui comme un fantasme. L'idéal dont un traducteur a l'intuition est une direction, mais pas un but. Il n'est sans doute pas aisé d'emprunter une telle direction, mais pris dans un sens « non religieux, non métaphysique », les mots du poète apporteront ici un peu de réconfort :

Celui qui toujours à sa tâche s'efforce, celui-là, nous pouvons le sauver[25] ».

Yvon Keromnes
Université de Metz et ATILF

BIBLIOGRAPHIE

Auroux, Sylvain, 1996, *Philosophie du langage,* Paris, PUF.

Benjamin, Walter, 1977 (1955), *Die Aujgabe des Übersetzers,* in: *Illuminationen,* Ausgewahlte Schriften 1, Frankfurt a. M., Suhrkamp, pp. 50-62.

Boudon, Raymond, 1986, *L'idéologie ou l'origine des idées reçues,* Paris, Fayard.

Bouveresse, Jacques, 1995, *Langage, perception et réalité,* tome 1 : *La perception et le jugement,* Nîmes, Jacqueline Chambon.

Bouveresse, Jacques, 2004, *Langage, perception et réalité,* tome 2 : *Physique, phénoménologie et grammaire,* Nimes, Jacqueline Chambon.

Byatt, Antonia, 1989, *Passions of the Mind,* London, Vintage.

Byatt, Antonia, 1990, *Possession: A Romance,* London, Vintage.

Byatt, Antonia, 1994 (1965), *Degrees of Freedom,* London, Vintage.

Changeux, Jean-Pierre, 2004, *L'Homme de vérité,* Paris, Odile Jacob.

Changeux, Jean-Pierre & Ricoeur, Paul, 1998, *Ce qui nous fait penser : La nature et la règle,* Paris, Odile Jacob xxvi

Conradi, Peter, 1986, *Iris Murdoch: The Saint and the Artist,* Basingstoke, Macmillan.

Eco, Umberto, 2003, *Mouse or Rat? Translation as Negotiation,* London, Phoenix.

Fuchs, Catherine, 1993, *Linguistique et traitements automatiques des langues,* Paris, Hachette.

Gadamer, Hans-Georg, 1999 (1900), *Dossier,* F. Schleiermacher, *Des différentes méthodes du traduire et autres textes,* traduction A. Berman et C. Berner, Paris, le Seuil.

Humboldt, Wilhelm v., 2004, *Ober die Verschiedenheit des menschlichen Sprachbaues,* Wiesbaden, Fourier.

Ladmiral, Jean-René, 1986, « Sourciers et ciblistes » in : *Revue d'esthétique* 12, Paris, PUF, pp. 33-42.

Ladmiral, Jean-René, 1994, *Traduire : théorèmes pour la traduction,* Paris, Gallimard.

Lakoff, George, and Johnson, Mark, 1999, *Philosophy in the Flesh,* New York, Basic Books.

Levinson, Stephen, 2003, *Space in Language and Cognition: Explorations in Cognitive Diversity,* Language, Culture & Cognition 5, Cambridge University Press.

Lettvin, J.Y., Maturana, H.R., McCulloch, W.S. & Pitts, W.H., 1968 (1959), in: W. C. Corning & M. Balaban (eds), *The Mind: Biological Approaches to its Functions,* pp. 233-258. <http: / /jerome.lettvin.info/lettvin/Jerome/ WhatTheFrogsEyeTellsTheFrogsBrain.pdf>

Meschonnic, Henri, 1999, *Poétique du traduire,* Lagrasse, Verdier.

Murdoch, Iris, 1961, *Against Dryness,* in : Encounter XVI/1, pp. 16-20.

Murdoch, Iris, 1985 (1970), *The Sovereignty of Good,* London, Ark.

Murdoch, Iris, 1987 (1953), *Sartre: Romantic Rationalist,* London, Chatto & Windus.

Murdoch, Iris, 1992, *Metaphysics as a Guide to Morals,* London, Penguin.

Perec, George, 1978, *La vie : mode d'emploi,* Paris, Hachette.

Pinker, Steven, 1994, *The Language Instinct,* London, Penguin.

Ricœur, Paul, 2004, *Sur la traduction,* Paris, Bayard.

Russell, Bertrand, 1986 (1912), *The Problems of Philosophy,* Oxford University Press.

Sapir, Edward, 1921, *Language: An Introduction to the Study of Speech,* Dover Publications.

Sarraute, Nathalie, 1956, *L'ère du soupçon,* Paris, Gallimard.

Tiercelin, Claudine, 2002, *Hilare/ Putnam, l'héritage pragmatiste,* Paris, PUF.

Wittgenstein, Ludwig, 1986 (1953), *Philosophical Investigations,* Oxford, Blackwell.

Whorf, Benjamin L., 1956, *Language, Thought and Reality*

NOTES

[1] Evidemment, dans le cadre de cet article, nous ne ferons qu'esquisser très grossièrement ces questions.

[2] La vie mode d'emploi, de G. Perec (1978), offre plusieurs exemples d'utilisation de textes non littéraires « à contre-emploi », cf. en particulier pp. 102-106. On pourrait rapprocher l'argumentation en faveur d'une littérature subsumante à partir de tels exemples de celle de Chomsky en faveur d'une créativité du langage consistant en la possibilité de prolonger une phrase à l'infini (par ex : « J'ai vu Jean qui portait sous le bras un journal qu'il avait acheté au kiosque du coin de la rue qui reçoit la presse étrangère qui ... »). Si une telle phrase est possible en théorie, on se rend compte qu'elle devient rapidement incompréhensible à mesure de son allongement. L'acceptabilité d'une telle phrase n'est donc pas liée aux seules règles de grammaire du système linguistique considéré, mais aux capacités de traitement de l'esprit humain et aux fonctions du langage. De même, un texte littéraire incluant des pages d'annuaire téléphonique cesserait, à partir d'un certain nombre de pages incluses, de fonctionner en tant que texte littéraire.

[3] Contrairement à Meschonnic (ibid., p.10), nous refusons d'assimiler littérature et langage ordinaire, d'une part parce que la présence, dans la première, de la fonction poétique (au sens de

Jakobson) est sensiblement plus importante que celle observée dans le langage dit ordinaire, et d'autre part, parce que contrairement à ce que dit l'auteur, le langage ordinaire est bien souvent plus révélateur du fonctionnement profond du langage que la littérature.

[4] Notons que pour Boudon, il ne s'agit pas là de préjugés, mais de ce qu'il appelle des « cadres et formes de pensée ».

[5] Comme l'écrit encore Auroux (ibid., p.11) : « En principe, il n'y a donc pas de différence de visée ultime entre la recherche philosophique et la recherche scientifique ».

[6] 13. Russell (ibid., p.2) note que le peintre, pour pouvoir représenter la réalité, doit désapprendre ce « réalisme naïf que nous impose le sens commun.

[7] S. Levinson (2003:15), dans un ouvrage où il souligne l'importance cruciale de la représentation spatiale dans notre cognition, parle à ce propos de « précision métrique » sans commune mesure *avec* ce que permet le langage, ce qui selon lui est un argument en faveur d'une disjonction entre un système mental non linguistique et la sémantique linguistique.

[8] J.-P. Changeux (2004:42) décrit 14 niveaux d'organisation dans le système visuel humain, de la rétine au cortex cérébral.

[9] Sur l'évolution de la conception de réalisme chez Putnam, cf. C. Tiercelin (2002).

10 République X, 596d-598d, où il n'était pas question de table, mais de lit.

11 Le refus de la psychologie, des personnages et de l'intrigue s'accompagne d'une remise en question du rôle du narrateur garant de la réalité représentée.

12 Ce qui n'exclut pas chez ces deux auteurs des caractéristiques post-modernes, en particulier leur pratique d'une littérature très consciente d'elle-même.

13 Cette quête est documentée dans ses propres ouvrages théoriques, depuis *The Souereigntl/ of Good* (1970) en passant par *The Fire and the Sun* (1977) jusqu'à *Metaphysics as a Guide to Morals* (1992).

14 Même s'il faut bien admettre, avec P. Conradi (1986:ix), un certain décalage entre théorie et pratique.

15 C'est sans doute la philosophie de Wittgenstein (1953 §256) qui est visée ici, avec l'impossibilité postulée d'un langage privé.

16 « For the hard idea of truth we have substituted a facile idea of sincerity » (ibid., p.18).

17 C'est-à-dire qu'il est plus conscient de sa capacité à se bercer d'illusions : tout est relatif.

18 Eros provoque ainsi une sorte de « vision-tunnel », dans laquelle l'attention se porte totalement sur l'objet de l'amour, vision altruiste, donc... avec toutefois un champ de vision quelque peu restreint.

19 Alors que pour Murdoch (1967 :16), l'impasse dans laquelle se trouve le roman contemporain est dû à ce que nous vivons à une époque « scientifique et anti-métaphysique », Byatt considère manifestement la science, en particulier la biologie, comme instrument de connaissance positive.

20 Par rapport à I. Murdoch, A. Byatt pratique un art plus conscient de lui-même, et des théories modernes qui le sous-tendent. De ce point de vue, elle peut à la fois être dite postmoderne et dépassant la théorie postmoderne (par ex. à travers les propos de Roland, son personnage, sur les excès interprétatifs d'une certaine critique féministe, p.253).

21 The problem of the 'real' in fiction, and the adequacy of words to describe it, have preoccupied me for the last twenty years » (1989:4-5).

22 Nous savons aujourd'hui où réside l'astuce : les mathéma-

tiques grecques ne permettaient pas de concevoir la notion de limite, l'idée que l'on peut ajouter des quantités de plus en plus infimes à quelque chose sans qu'il y ait augmentation sensible de ce quelque chose.

23 Cf. par ex. Malebranche: « si la raison que je consulte, n'était pas la même qui répond aux chinois, il est évident que je ne pourrais pas être aussi assuré que je le suis, que les chinois voient les mêmes vérités que je vois. Ainsi la raison que nous consultons quand nous rentrons dans nous mêmes, est une raison universelle ». (De la recherche de la vérité).

24 C'est sans doute le sens de la remarque de J. Albrecht (2005:5), pour qui il faut parfois traduire non ce que nous pensons avoir compris, mais ce qui est simplement dans le texte (nicht das zu übersetzen, was wir verstanden zu haben glauben, sondern das, was *dasteht).*

25 « Wer immer strebend sich bemüht, den konnen wir erlüsen » (Goethe, Faust II, acte V, 11936/7).